

Les Irlandais
de Grosse-Île

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les Irlandais de Grosse-Île / Christiane Duquette

Nom : Duquette, Christiane, 1952- , auteure

Duquette, Christiane, 1952- | Mémorial

Description : Sommaire incomplet : [3]. Le mémorial

Identifiants : Canadiana 20189412917 | ISBN 9782895858652 (vol. 3)

Classification : LCC PS8613.U694 I74 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CHRISTIANE DUQUETTE

Les Irlandais
de
Grosse-Île

★★★ Le mémorial



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les Irlandais de Grosse-Île

1. *Deuils et espoirs*, 2019
2. *Les héritiers*, 2020

L'amante de Molière, 2017

La fille de la Joconde

1. *À l'ombre des rois*, 2013
2. *Les princes rebelles*, 2014

*Le parfum de l'âme, c'est le souvenir.
C'est la partie la plus délicate, la plus suave,
qui se détache pour embrasser un autre cœur
et le suivre partout.*

GEORGE SAND

1

Québec, janvier 1879

Pendant la nuit, une neige abondante s'était abattue sur la capitale, la recouvrant d'un épais tapis blanc et isolant le domaine Rousseau du reste du monde. La neige avait cessé de tomber un peu avant l'aube, et le souffle du noroît, ce vent glacial qui se lève du nord-ouest après chaque tempête, fit claquer les volets de la chambre et réveilla Molly.

Soulevant doucement le bras d'Arthur qui entourait sa taille, elle quitta le lit. Elle regarda dehors par la fenêtre, en partie givrée. La neige avait enseveli le chemin qui menait à la Grande Allée. Molly ne voyait plus que la rangée d'arbres dont les cimes valsaient sous les puissantes bourrasques.

La blancheur du paysage ranima un souvenir d'enfance, au temps du manoir des McDoughan, en Irlande. Molly devint pensive, et pour un court moment, elle revit la petite fille de huit ans, heureuse et insouciante, qui jouait pour une rare fois dans la neige, avec oncle Matthew et ses deux sœurs, Rachel et Sarah, sous le regard affectueux de ses parents.

Comme il est loin, mon château en Irlande! soupira-t-elle. Qu'aurait été ma vie là-bas, dans ce pays qui m'est maintenant devenu étranger? Pourtant, avec l'âge, des souvenirs d'enfance resurgissent. Parfois, je crois entendre la voix grave et solennelle de mon grand-père William résonner dans les sombres corridors; d'autres fois, c'est celle de ma mère, douce et apaisante, qui revient me réconforter. Et lorsque mon regard croise mon alliance, je revois mon père à Grosse-Île me confiant cette précieuse bague de Claddagh la nuit où nous contemplions les étoiles ensemble pour la dernière fois. Et puis, il y a aussi l'odeur familière de Cécile et de Joseph qui flotte encore dans chaque pièce et recoin de cette maison. Ah! Comme ces souvenirs me rendent nostalgique!

Molly fit une moue devant son reflet dans la vitre, puis alla s'asseoir à sa coiffeuse. Elle saisit sa brosse à cheveux et s'observa plus minutieusement dans le miroir.

Tu prends de l'âge, ma belle, déplora-t-elle, se rappelant la silhouette mince qui était la sienne il n'y avait pas si longtemps. Heureusement, malgré mes quarante-cinq ans, j'ai conservé mon teint rosé et aucun cheveu blanc ne parsème ma chevelure.

Une fois ses cheveux relevés en chignon, elle se dirigea vers le canapé, face au foyer. *Les routes ne seront jamais déblayées à temps! Il nous sera impossible de nous rendre à l'agence ce matin,* conclut-elle en prenant ses aises sur le large fauteuil.

Presque deux années s'étaient écoulées depuis que son mari et elle avaient créé l'agence de détectives A&M Lockwell, située au 32, rue de Buade. Les affaires prospéraient. Le talent d'enquêteur d'Arthur et la bonne gestion de Molly avaient

assuré à l'agence une excellente réputation. Arthur avait eu raison, les gens parlent plus facilement à un civil qu'à un policier en uniforme, et cela facilitait sa tâche.

Comme je l'aime! songea-t-elle. *Quelle chance de travailler avec lui! Il me surprend encore et je sens que, grâce à cette proximité, notre complicité s'est renforcée. Je ne me lasse pas d'observer sa manière de mener une enquête. En toute circonstance, il reste maître de lui-même. Et puis, j'ignorais cette façon qu'il a de coincer sa pipe entre ses dents lorsqu'il essaie de mettre de l'ordre dans ses idées.*

Cependant, au fil des contrats, Molly prenait davantage conscience de la réalité sombre et violente dans laquelle baignait le milieu du crime. La veille, le major avait accompagné son ami, l'enquêteur Guy Poulin, à la première pendaison de la prison des Plaines. Il s'agissait d'un certain Michaël Farrell, de Valcartier, qui, pris d'un accès de colère, avait brutalement abattu d'une balle dans le front son voisin Frank Conway. La victime avait simplement commis l'erreur fatale de passer sur ses terres.

Comment un homme peut-il être poussé à tuer pour une raison aussi futile? se demanda-t-elle, un désagréable frisson lui parcourant l'échine. *Il n'y a que la folie ou le désespoir pour pousser un homme à commettre un tel geste!*

Elle jeta un châle sur ses épaules et, instinctivement, se rapprocha de la cheminée. Le feu se mourait avec lenteur. Molly saisit le tisonnier et entreprit de raviver les braises. Après avoir déposé quelques bûches dans l'âtre, elle reprit sa place et s'appuya confortablement sur l'un des larges coussins du canapé.

À ce moment, la masse allongée dans le lit bougea. Molly tourna la tête de biais pour contempler le visage détendu de son mari, toujours endormi, et sourit avec tendresse. Depuis l'automne dernier, les cheveux et la moustache d'Arthur avaient commencé à se strier de gris et quelques rides se dessinaient au coin de ses yeux.

Le regard rivé sur les flammes, elle cala sa tête dans le moelleux coussin brodé par sa chère Cécile. Lentement, elle se laissa porter par ses pensées, et les souvenirs de l'année qui venait de s'écouler se mirent à affluer. Un brin nostalgique, elle songea :

Le manoir est devenu si silencieux. Ça fait environ dix mois que Colin et Jean sont partis à Trois-Rivières. Dépourvue de la présence des deux jeunes hommes, la villa a perdu un peu de son agitation. Puis, le départ pour Paris de Charlotte et de Maud début juillet a d'un coup entièrement privé la maisonnée de la fougue de la jeunesse.

À entendre Arthur, il était temps que Charlotte vive sa vie. Mais bien qu'elle ait vingt-deux ans, je ne peux cesser de me faire du souci. Il me semble qu'il en sera toujours ainsi! Bien entendu, il a raison, admit-elle en son for intérieur. Dans ses lettres, Charlotte semble enchantée par Paris. J'apprécie ses descriptions détaillées de l'architecture, des églises aux gares, en passant par les grands magasins. Avec sa cousine, elle va au musée, fait des rencontres amicales dans des cafés. Je l'envie de vivre une si enrichissante expérience. Lors du repas d'anniversaire de Charlotte, Jane et Matthew en ont profité pour inviter un certain Louis Racicot. Et voilà que notre romantique Maud en serait devenue amoureuse! Dans une missive, Matthew a cru bon d'informer

Rachel et Brogan du sérieux de ce prétendant, qu'il leur a décrit comme une personne charmante et responsable. Il avait été professeur du jeune homme. Jane et lui s'en portaient garants.

Puis, le visage de Molly s'assombrit.

Mais le plus affligeant est, sans conteste, le décès de ce cher Brogan, à l'âge de quarante-cinq ans, il y a un mois, un peu avant Noël.

En effet, l'état de santé de son beau-frère, malgré le fait qu'il avait cessé de boire depuis quelques années, s'était rapidement dégradé à la fin de l'été. Brogan avait dû démissionner de son poste de superviseur à la manufacture de chaussures, le docteur l'ayant obligé à prendre du repos.

Ce pauvre Brogan, il ne s'est jamais pardonné les blessures que son ivrognerie avait causées à sa femme et à ses enfants, se désolait-elle. Il traînait ses remords comme un lourd boulet enchaîné au cœur. Heureusement, avant que Maud parte pour la France, ils avaient tous les deux pris le temps de se réconcilier. Chère Maud, l'annonce de la mort de son père, alors qu'elle était si loin de lui, n'a pas dû être facile. Je sais ce que c'est!

Molly revit les visages de Rachel et de Colin lors de l'enterrement, au cimetière Saint-Patrick, ravagés de chagrin devant le caveau familial.

À présent, elle fait tout pour dissimuler sa peine, pensa Molly, pourtant je sais qu'elle souffre encore. Quel triste temps des Fêtes ce fut!

Elle inspira profondément. À ce moment, Arthur ouvrit les yeux dans le lit. Ne trouvant pas sa femme à ses côtés, il releva la tête et l'aperçut, assise devant le foyer.

— Tu as l'air bien pensive, ma chérie. Pourquoi cet air mélancolique ?

Il mit sa robe de chambre et vint s'asseoir près d'elle. Il posa une main légère sur son épaule, puis déposa un doux baiser sur son front. Il fallut à Molly un moment pour sortir de ses réflexions et lui répondre :

— Je songeais à l'année qui vient de s'achever, à tous ces départs. La villa est si vide !

En disant cela, elle vint se pelotonner contre le torse d'Arthur. Ce dernier, n'ayant rien à ajouter, entourra sa femme de ses bras et se mit à la bercer tendrement. Seuls les grésillements du feu et le vent qui soufflait en bourrasques osaient rompre le silence qui planait dans la pièce.

* * *

Québec, mai 1879

Cela faisait quelques minutes que Rachel avait réintégré sa loge et qu'elle fixait tristement le reflet de la comtesse Almaviva dans le miroir de sa coiffeuse. Pourtant, l'écho des applaudissements des spectateurs résonnait encore à ses oreilles. En ce soir de première, l'opéra-comique *Les noces de Figaro*, composé par Mozart et inspiré de l'œuvre de Beaumarchais, avait reçu un vibrant accueil.

Rachel fut submergée par une vague de fatigue, et le visage de Brogan apparut dans son esprit, la rendant morose. Elle aurait tant souhaité que son mari assiste à la représentation et qu'elle puisse découvrir dans ses yeux cette brillance qui la faisait chavirer. Il lui manquait terriblement.

Les derniers moments que nous avons vécus ensemble, se promet-elle en retenant ses larmes de couler, jamais je ne les oublierai.

Brogan n'était certes pas une force de la nature, mais son corps était robuste. Au fil des ans, Rachel avait vu la vigueur de son bien-aimé décliner peu à peu. La vie ne l'avait pas épargné : les longues journées de travail dans la construction, la guerre, puis l'alcoolisme. À la fin, il n'avait même plus la force de marcher. Lorsqu'il avait dû s'aliter au début de l'automne, Rachel avait ressenti un tel désespoir. Elle avait compris que son temps à ses côtés était compté.

Pendant l'ultime semaine de sa vie, Brogan aimait lui rappeler des moments de leur vie commune qui surgissaient, en désordre, dans sa mémoire.

— Te souviens-tu, ma chérie, de notre premier logement à New York ? lui avait-il demandé. Il était si misérable ! Je vois encore la pâleur de ton teint contraster avec l'obscurité de la pièce.

Assise au pied du lit, elle lui caressait la main.

— Ciel, comment l'oublier ! Et toi, tu étais si mal à l'aise.

— Pas autant que ce pauvre Patt Connolly, qui essayait de nous encourager en nous vantant la seule fenêtre du logis, avait-il murmuré, un sourire se dessinant sur ses lèvres.

Elle avait acquiescé d'un hochement de la tête, puis elle avait ajouté :

— Et pourtant, nous y avons été heureux !

Émue, elle s'était penchée vers lui et avait baisé son front brûlant de fièvre. Elle avait continué à lui caresser la main jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Deux jours avant la mort de Brogan, Rachel avait reçu une lettre de Maud. Une flamme avait illuminé une partie du visage du mourant. Les yeux tournés vers Rachel, Brogan avait faiblement souri. L'enveloppe contenait un billet de Louis Racicot, le prétendant de sa fille.

— Elle semble avoir trouvé le bon gars, je suis soulagé et content pour elle, avait déclaré Brogan dans un chuchotement. Nos enfants ont trouvé le bon chemin pour être heureux, mon amour, je peux partir en paix.

La gorge serrée, Rachel s'était assise à ses côtés et lui avait tendu une photographie du jeune couple prise par Charlotte, devant le palais du Louvre. Puis, poursuivant sa lecture, elle s'était accoté la tête au creux de l'épaule de son mari. Dans son message, le jeune Racicot se disait éperdu de leur fille et leur promettait de consacrer sa vie à faire son bonheur ainsi que celui de leurs enfants.

— Tu peux lui répondre qu'ils ont mon accord...

Épuisé, Brogan avait marqué une longue pause et avait fermé les yeux. Rachel avait vu ses lèvres se serrer de douleur avant qu'il lui murmure :

— Mon seul regret est de te quitter, mon amour.

Brogan était décédé le surlendemain. Dans un dernier effort, d'une voix à peine audible, si basse que Rachel avait dû se pencher pour l'entendre, il avait chuchoté : « Mon amour... »

Son souffle avait effleuré une dernière fois l'oreille de sa femme. Ne voulant pas croire que c'était la fin, Rachel s'était empressée de palper la poitrine de Brogan afin de sentir les battements de son cœur, de chercher son pouls sur son poignet. Mais rien, qu'un cruel silence.

Il y avait maintenant cinq mois qu'il l'avait quittée.

Tendue et fatiguée par la représentation, Rachel se sentit soudain vieille et terriblement seule. Son mari lui manquait, ses caresses, ses mots d'amour, sa chaleur. Toutes les parties de son corps étaient en deuil de lui. Le temps n'avait pas encore adouci sa peine, il suffisait d'un détail, la vue d'un couple amoureux ou une odeur familière, pour que la blessure de son absence s'ouvre à nouveau et réveille une intolérable douleur. Elle enfouit son visage dans ses mains, et ses épaules s'affaissèrent, secouées par les pleurs.

À cet instant, on cogna à la porte de sa loge.

— Maman ? C'est moi, Colin.

Il était expressément venu de Trois-Rivières pour assister à la première. Rachel s'empressa de s'essuyer les joues et de camoufler son chagrin derrière son mouchoir de dentelle.

— Oh, maman ! Tu as pleuré ? lui dit-il en entrant.

— Ce n'est rien, Colin.

— Papa me manque aussi, lui confia-t-il en la prenant dans ses bras.

— Je vais bien, mon chéri. Chanter me reconforte et je suis si heureuse de te voir.

* * *

Québec, couvent des Augustines, mai 1879

Sœur Saint-Jérôme chantonnait en recouvrant d'un long tablier blanc sa sombre robe de nonne. Elle déposa dans sa poche de droite le canif qu'elle utilisait pour hacher finement les herbes et, dans l'autre, son sablier qui lui servait à mesurer le temps des infusions.

Son travail d'aide-apothicaire consistait également à accompagner le D^r Henry Bradley dans sa tournée médicale, du côté de l'hôpital, et d'inscrire dans le livre de la pharmacie les médicaments et les traitements que le bon docteur prescrivait à chaque patient. Une fois revenue à la pharmacie, sœur Saint-Jérôme assistait sœur Marie des Anges dans la préparation des onguents, sirops et infusions que les sœurs-soignantes prodiguaient aux malades.

Elle se surprit à sourire à la pensée de l'abbé Leclair, un patient qui était atteint de la tuberculose et qu'elle avait rencontré lors de l'une de ses tournées médicales.

Le principal traitement de cette infection était une cure de repos. Dès leur petit-déjeuner terminé, les contagieux étaient donc confortablement installés sur des chaises

longues, dans le solarium à l'étage. Par les grandes fenêtres, ils pouvaient admirer les Laurentides, cette chaîne de montagnes qui s'étendait au loin comme une sombre muraille aux formes irrégulières.

Tous les matins, la religieuse se pointait à l'unité des tuberculeux en poussant un chariot. Elle servait aux six contagieux qui y étaient confinés une tisane de thym ou une infusion de fleurs de camomille, boissons qui aidaient à contrer les vagues de fièvre causées par l'infection pulmonaire.

Elle avait pris l'initiative de les désennuyer en fournissant à chacun des livres qu'elle empruntait à la bibliothèque du couvent. Ce que tous appréciaient grandement, et surtout l'abbé Leclair, dont les goûts en matière de lecture rejoignaient ceux de la religieuse.

Au fil de leurs échanges littéraires, sœur Saint-Jérôme s'était prise d'affection pour ce prêtre, bel homme, d'une cinquantaine d'années, aux larges épaules et à la chevelure grisonnante.

J'aime ma vie de religieuse et je ne voudrais la changer pour rien au monde, se convint-elle. Mais je dois avouer que ces rencontres allègent ma solitude et créent en moi un certain émoi.

Le visage du malade lui apparut. Elle sentit à nouveau une bouffée de chaleur lui rosir les joues. Elle secoua la tête, comme pour la chasser, et s'attela à la fabrication des médicaments de la journée. Beaucoup de travail l'attendait.

En effet, une infection de rougeole menaçait de se propager dans la ville et les campagnes environnantes. L'hôpital se remplissait d'enfants et d'adultes fiévreux, le corps infesté de boutons. Ces événements n'étaient pas sans rappeler à sœur Saint-Jérôme l'épidémie de choléra qu'elle avait vécue à Grosse-Île en 1847.

Alors que le médecin et elle terminaient la visite des derniers malades de la matinée, la religieuse croisa son demi-frère Simon et Rosaline, qui entraient en poussant un poupon endormi dans une couchette. Ils avaient le visage dévasté d'appréhension.

— Mais?... Que faites-vous à Québec? Seigneur, non! Ne me dites pas que le petit Gédéon est malade! s'exclama-t-elle, sans attendre leur réponse.

Elle dépassa aussitôt le D^r Bradley pour aller les rejoindre. Simon, les traits tirés, hocha la tête et Rosaline, le teint pâle et les yeux cernés d'ombre, esquissa un triste sourire.

Cette dernière expliqua à la religieuse :

— Nous sommes arrivés au manoir Rousseau hier, pour assister à la sublime prestation de Rachel en comtesse Almaviva. Par la même occasion, Simon voulait rendre visite au professeur Lavigne et s'acheter un nouveau violon dans sa boutique de musique. Nous sommes donc venus en ville et, comme je l'allaité encore, nous avons emmené Gédéon avec nous. C'est Thérèse qui garde Gaétan et Lucille. Nous devons repartir dès demain pour Grosse-Île, mais ce matin, par malheur...

La voix de la jeune femme s'étouffa lorsque celle-ci désigna son bébé. Des plaques rouges apparaissaient sur le corps du poupon somnolent. Sarah sentit sa gorge se serrer.

Ce bébé peine à respirer, constata-t-elle, le front soucieux.

— Il va s'en sortir, n'est-ce pas ? demanda Rosaline en jetant un regard suppliant au médecin, puis à sa belle-sœur religieuse.

Le praticien prit le temps d'ausculter l'enfant, avant de répondre :

— Il est très faible... Nous ferons tout en notre pouvoir pour le guérir.

Il inscrivit le traitement sur une feuille et le tendit à sœur Saint-Jérôme. Puis, il poursuivit sa visite médicale accompagné d'une sœur-soignante.

— Vous pouvez me faire confiance, je m'occuperai personnellement du petit Gédéon, assura sœur Saint-Jérôme à ses proches.

Puis, elle ajouta en leur adressant un regard désolé :

— Malheureusement, vous ne pouvez pas rester ici, vous risqueriez d'être contaminés à votre tour. Si vous le désirez, je pourrais vous conduire à la chapelle. Je suis certaine que la Sainte Vierge, dans son infinie bonté, écoutera vos prières.

La religieuse avait eu raison, trois jours plus tard, le petit Gédéon s'était rétabli et avait pu rentrer chez lui avec ses parents.

— Merci, ma bonne Sainte Vierge ! souffla-t-elle en regardant s'éloigner Simon et Rosaline, soulagés et reconnaissants, leur petit dernier dans les bras.